

J.-B. PONTALIS

Fenêtres

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

APRÈS FREUD, 1968 (« Les Essais » ; « Idées », n° 237. Nouvelle édition revue et augmentée d'un post-scriptum en 1993, « Tel », n° 223).

ENTRE LE RÊVE ET LA DOULEUR, 1977 (« Connaissance de l'Inconscient » ; « Tel », n° 81).

LOIN, 1980, *récit* (« Folio », n° 2332).

L'AMOUR DES COMMENCEMENTS, 1986. Prix Femina-Vacaresco. Post-scriptum inédit, 1994 (« Folio », n° 2571).

PERDRE DE VUE, 1988 (« Connaissance de l'Inconscient » ; « Folio essais », n° 351).

UN HOMME DISPARAÎT, 1996 (« Folio », n° 3122).

CE TEMPS QUI NE PASSE PAS *suivi de* LE COMPARTIMENT DE CHEMIN DE FER, 1997 (« Connaissance de l'Inconscient, série Tracés » ; « Folio essais », n° 392).

L'ENFANT DES LIMBES, 1998 (« Folio », n° 3463)

FENÊTRES, 1999 (« Folio », n° 3642).

EN MARGE DES JOURS, 2002 (« Folio », n° 3922).

TRAVERSÉE DES OMBRES, 2003.

Chez d'autres éditeurs

VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE (avec Jean Laplanche), 1967, *Presses Universitaires de France*, 1967, repris dans « Quadrige ».

LA FORCE D'ATTRACTION, 1990, *Éditions du Seuil*, collection « La Librairie du ^{xx}e siècle », repris dans « Points essais », n° 400.

Suite des œuvres de l'auteur en fin de volume.

FENÊTRES

J.-B. PONTALIS

FENÊTRES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2000.*

Extrait de la publication

Pour Laure

Fenêtre, toi, ô mesure d'attente
tant de fois remplie,
quand une vie se verse et s'impatiente
vers une autre vie.

Toi qui sépares et qui attires,
changeante comme la mer, —
glace, soudain, où notre figure se mire
mêlée à ce qu'on voit à travers ;

échantillon d'une liberté compromise
par la présence du sort ;
prise par laquelle parmi nous s'égalise
le grand trop du dehors.

Rainer Maria Rilke

Avant-propos

D'où vient que nous élimions certains mots ? Qu'il y en ait à nos yeux d'aimables ou de détestables alors que d'autres ne nous disent rien ou plus rien, et qu'il en existe de si lourds qu'il nous paraisse urgent de nous en délivrer ?

De là est né le projet de fabriquer un petit lexique à usage personnel où je recenserais un certain nombre de mots appartenant à mon Vocabulaire, privé celui-là, et où j'essayerais de dire ce qu'ils signifient, ce qu'ils évoquent pour moi.

Lexique « à usage personnel » : façon d'inviter chacun à aller à la rencontre du sien propre au-delà des notions qui sont le bien commun des psychanalystes, un bien commun auquel chacun recourt comme à une boîte à outils.

En cours de réalisation, le projet initial s'est quelque peu modifié. Ce n'était pas seulement des mots qui me venaient à l'esprit, mais des images, des traces que des

rencontres avec des patients, des amis, des lectures avaient laissées en moi.

Et puis il y a nécessairement dans un lexique, même s'il ne suit pas l'ordre alphabétique de A à Z, quelque chose de clos, d'achevé. Or mon propos était opposé à toute clôture comme à tout discours argumenté censé « se tenir » au risque de nous tenir enfermés en lui. Je souhaitais plutôt m'ouvrir et éventuellement ouvrir pour le lecteur quelques fenêtres en faisant mienne la prescription des médecins d'autrefois : « Vous devriez changer d'air, cela vous fera du bien. »

La fenêtre

Mon fauteuil d'analyste près de la fenêtre : feuillage de l'arbre, chant des oiseaux. La table où j'écris : toujours au bord d'une fenêtre ; dans la maison de l'été, elle s'ouvre sur la lande, un petit bois et au loin la mer. Il arrive qu'une hirondelle vive et affolée me fasse une visite et volette un moment dans la pièce.

Contraste avec l'appartement de mon enfance : la fenêtre, face à mon bureau d'écolier, donnait sur le mur d'un garage désaffecté.

En avion, obtenir le siège près du hublot ; dans le train, le coin fenêtre. Regret que dans les trains d'aujourd'hui, il ne soit plus possible de rabattre les grandes fenêtres du couloir longeant les compartiments, de se pencher malgré l'interdiction en trois langues, quitte à attraper des escarbilles.

Détestables, ces chambres d'hôtel climatisées avec leurs vitres inamovibles. Plaisir de rouler en

voiture décapotée sur de petites routes de campagne. Là, pas d'enfermement dans l'« habitacle », mais l'air libre, le vent, quelques gouttes de pluie, je suis dehors et dedans, dans un champ et sur mon siège.

Les fenêtres des peintres : Vermeer, Friedrich, Bonnard — surtout Bonnard. Des femmes à la fenêtre, le regard tourné vers le jardin tout proche ou vers les lointains, le ciel, l'invisible, à moins que ce ne soit sur le vide. Des représentations d'hommes à la fenêtre, sans doute y en a-t-il, je ne m'en souviens pas, ou alors ils se tiennent sur un balcon d'où ils peuvent surplomber la ville. Les hommes ignoreraient-ils le désir d'autre chose ?

Je pourrais retracer les étapes de ma vie comme une succession de fenêtres qui s'ouvrent : les sorties hors de notre quartier et loin de la famille avec les camarades, l'apprentissage des langues étrangères, la classe de philosophie, mes premiers voyages hors frontières, mes amours (pas toutes...), mes lectures et relectures, mon analyse sur le divan, mes analyses dans le fauteuil.

Paradoxe : j'insiste pour que les portes, elles, soient fermées : chaque pièce doit avoir son usage propre, bien délimité.

Ma « topique » subjective est à la fois celle des fenêtres ouvertes et de la chambre à soi.

On m'a volé mon concept !

Souvenir d'une lecture très ancienne, celle d'un pamphlet paru dans la collection « Libertés » chez Pauvert qui s'appelait, je crois bien, *Les Matinées structuralistes*. Rue d'Ulm dans les années soixante. Influence combinée de Canguilhem et déjà de Lacan. Soudain, un élève de l'École (serait-ce Jacques-Alain Miller qui établira plus tard l'« Index des concepts majeurs » des *Écrits* ?) fait irruption dans la salle et s'écrie : « On m'a volé mon concept ! » Cette anecdote inventée ou réelle me ravit. Elle me revient à l'esprit chaque fois que je vois un collègue fabriquer un néo-concept, *son* concept. Je pense alors à ces médecins dont les noms nous sont restés parce qu'ils sont accolés à une maladie : le syndrome de Cottard, de Gilles de la Tourette, la maladie de Dupuytren, de Kaposi, de Charcot. Rien de tel pour passer à la postérité tant que la maladie existe.

Serais-je envieux, n'ayant jamais inventé le moindre concept et n'ayant jamais découvert comme tout un chacun que la « maladie humaine » ? Le fait est que ma méfiance envers les concepts n'a fait que croître.

« Le concept est formé de l'oubli de ce qui différencie un objet d'un autre » (Nietzsche). La condition nécessaire de la formation d'un concept, c'est donc l'oubli : l'oubli du propre, du singulier, du différent. Je dis une table et j'oublie *cette* table ; je dis : c'est un obsessionnel et j'oublie celui qui me parle ; je dis identification au père et je n'ai rien dit du tout ; je dis transfert et je crois m'être délivré de cet amour démesuré ou de cette haine sans merci ; je dis transfert maternel et j'ignore à quelle mère il ou elle s'adresse.

Concept, en allemand *Begriff*. La griffe du concept. C'est un prédateur, un tyran.

Plus redoutable encore l'ambition de bâtir un grand édifice de concepts, bien cohérent, bien solide, résistant. Il risque fort, cet édifice, de présenter seulement la « stricte régularité d'un colombarium romain » (Nietzsche encore).

Ce qui nous préserve de la prise, de l'emprise, de la tyrannie du concept, c'est la langue. L'insurpassable sagesse de la langue, a dit Freud je ne sais plus où. Insurpassable sagesse ou insurpassable folie ?

J. - B. PONTALIS

Fenêtres

Oublions un instant que J.-B. Pontalis est le coauteur du célèbre *Vocabulaire de la psychanalyse*. Ce qu'il nous propose aujourd'hui est un vocabulaire privé, un lexique à usage personnel, une invitation à en fabriquer un pour soi, le plus intime.

Ici, il fait davantage confiance à la rêverie qu'au discours maîtrisé. Il commence par un éloge des fenêtres et conclut par celui des clairières. Des pensées, des moments, des rencontres sont évoqués sous la forme d'images venues du rêve, de mots venus du divan et souvent de brèves histoires qui sont autant de petits romans : une vieille dame qui a perdu sa mémoire, l'homme fâché avec ses organes, le nom d'une fleur, la dormeuse, un livre dont une phrase vous a saisi. C'est la saveur de l'enfance, le souvenir et l'oubli, le goût de vivre et le chagrin, des larmes aux sanglots.

À chaque page, on s'étonne d'une telle précision pour rester au plus près du sens, sans sacrifier l'émotion, la sensibilité, la nostalgie d'un « pays natal » à jamais introuvable.



9 782070 757183



00-1 A 75718 ISBN 2-07-075718-8

Extrait de la publication